

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 3

Artikel: Une pêche au requin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253688>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE REGISSEUR

A moi! (*Entrent des machinistes, des pompiers, des garçons d'accessoires, lesquels s'emparent de Pieffroy. — Hurllements dans la salle.*)

PIEFFROY, soulevé de terre et emmené à bout de bras.

Je n'ai pas fini, je n'ai pas fini! c'est ignoble. On veut m'empêcher de me produire! Salut aux lépreux! Salut aux lépreux!... Je suis... heu.... Je suis Galswinthe... (*Il disparaît.*)

Georges COURTELIN.

UNE PÊCHE AU REQUIN

La vie de marin a souvent son charme, souvent aussi sa monotonie. Quand un bâtiment de guerre est envoyé dans une station coloniale dénuée de ressources, le temps paraît long, bien long, à l'état-major et à l'équipage, fatigué déjà par des mois de campagne... Le navire ne cesse de rouler, bercé par une longue houle, et, de temps à autre, nous voyons l'aileron triangulaire d'un requin émerger, puis disparaître le long du bord.

— Tiens! dit un officier, si nous pêchions une de ces vilaines bêtes!

La voilà, la distraction cherchée! L'idée est soumise au commandant qui l'approuve, heureux de fournir un amusement à ses hommes, et les préparatifs commencent.

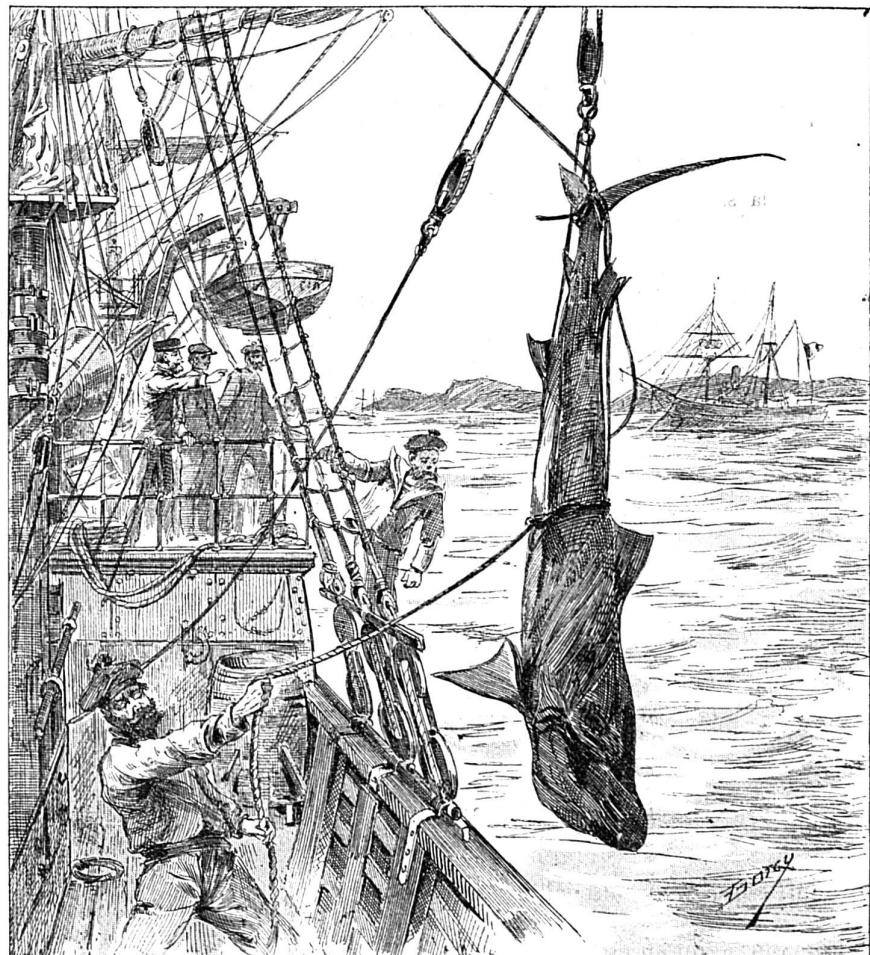
Le maître d'équipage trouve dans son matériel un solide croc relié par un émerillon à un mètre de chaîne, puis il fournit encore un fort bout de quarantier et une bouée de sautage qui vont constituer la ligne et le flotteur; enfin le maître commis apporte des débris du bœuf tué le matin. En quelques instants la ligne est disposée et nous voyons la bouée flotter à une centaine de mètres derrière le bord.

Tout à coup, elle disparaît; l'officier de quart appelle les quelques hommes de service sur la dunette pour leur faire halter la ligne... Mais déjà tout l'équipage est là, avide de collaborer à la perte du requin, cet ennemi mortel qui a déjà entraîné au fond de la mer tant de pauvres marins tombés à l'eau par accident.

Le monstre est maintenant tout près du bord; il décrit des lacets formidables et nous craignons un moment qu'il ne se décroche; l'un de nous s'arme alors d'un fusil Lebel et décharge cinq fois son arme sur l'animal. A chaque balle reçue, le requin fait un bond prodigieux et tache la mer d'une large flaue rouge, mais ses forces ne semblent pas diminuer. Un instant, cependant il reste immobile, tout près du bord. Cela ne dure qu'une seconde, mais ce temps a été suffisant pour permettre au maître d'équipage de passer un coulant autour de la queue de l'animal. Le requin fait alors un effort désespéré et l'hameçon se décroche; mais heureusement il est retenu par le nœud coulant que les mouvements n'arrivent qu'à resserrer davant-

age... Nous manœuvrons maintenant notre victime à la façon d'un chaland, les commandements et les coups de sifflet de manœuvre se succèdent avec régularité et bientôt le monstre est suspendu sur le mât de charge pousse à tribord. Tout l'équipage assiste à son agi née et lui prodigue les quolibets et les insultes les plus comiques.

Le commandant a défendu qu'on approche du requin avant qu'il ait constaté par lui-même qu'il était bien mort; un dernier spasme, un coup de queue pourraient en effet tuer des hommes. Enfin, au bout de deux heures, l'ennemi cesse de remuer, on l'amène sur le pont, on l'ouvre; le cœur battait encore et cependant il avait été traversé par une balle!



La pêche au requin

Dans l'estomac on trouve les choses les plus singulières: en particulier une jambe de bœuf dans toute sa longueur!

C'est d'ailleurs un joli spécimen que nous avons pris là: il mesure 3 m. 70.

La tête est donnée au commandant qui la fera naturaliser; l'épine dorsale fournira deux ou trois cannes originales aux officiers; l'équipage se partage la peau qui lui permettra d'astiquer bois et fer mieux qu'avec n'importe quel papier de verre...

Pendant ce temps, des embarcations indigènes ont pêché les pilotes du requin qui attendaient anxieusement le retour de leur seigneur et maître.

Les pilotes sont des poissons qui atteignent souvent un mètre. Un appareil de succion placé sur leur tête leur permet d'adhérer fortement au corps du

requin qui les transporte... Ils sont doués d'une vue bien supérieure à celle du squale, et dès qu'une proie leur apparaît, ils s'élancent suivis par le monstre auxquels ils indiquent la route à suivre. Ils se nourrissent évidemment alors des débris du festin.

Nous achetons pour quelques centimes les pilotes qui vont grossir notre musée d'histoire naturelle et nous rentrons au carré, car c'est l'heure du dîner. La parole est au docteur qui va nous entretenir des particularités les plus curieuses sur le tube digestif du requin et sur son association avec les pilotes.

Capitaine COD.



Les fleurs comestibles

En France, nous ne mangeons guère de fleurs, elles nous répugnent un peu et nous craignons vaguement qu'elles ne nous empoisonnent.

On mange la fleur de capucine, à la saveur acré, mélangée à la salade, et on fait d'excellents beignets des fleurs parfumées de l'acacia. Le chou-fleur formé de fleurs avortées, aux tissus épais et charnus, est d'un usage courant. Dans le Midi, on utilise les fleurs de courge vulgaire. La fleur, débarrassée des cépales verts, bien garnie d'une farce quelconque, est fermée en repliant l'extrémité des pétales, puis légèrement aplatie. Rangées ensuite dans un plat allant au four, pour les faire gratiner légèrement, elles constituent un mets très présentable et d'un joli effet. Avec le pédoncule qui a été conservé, elles ont l'aspect d'une petite côtelette. Un détail pratique : choisir les fleurs le matin, prendre celles qui sont fraîchement épanouies, et surtout n'enlever que les fleurs mâles ; sans cette précaution, la récolte serait compromise.

Le clou de girofle est la fleur du giroflier, en bouton ; il n'est guère usité que comme condiment. Les Indiens le confisent dans le sucre et en font un mets exquis. Nos confiseurs, à certains moments de l'année, exposent des violettes traitées de la même façon, et qui sont de délicieux bonbons.

Dans les pays exotiques, les fleurs comestibles sont plus nombreuses.

En Chine, on parfume les potages avec les fleurs d'une sorte de belle-de-jour, « *Hemerocallis graminea* ». Tous les ans, le seul port de Chin-Kiang en expédie 3,500,000 kilogrammes dans tout le reste de la Chine.

M. Julien Petit a étudié près de Lahore une fleur comestible fournie par une polygonée, le « *Colligonum polygonoides* », qui abonde dans les plaines désertes.

Ce « *Colligonum* » pousse dans des lieux très arides ; il forme un arbrisseau touffu de 1^m,50 à 2 mètres, au port très irrégulier. Il couvre d'immenses espaces. Les feuilles apparaissent en février, et les fleurs en mai. Ce sont de petites fleurs rose rouge, émettant une odeur agréable, mais assez capiteuse et rappelant la fraise mûre ; elles se gonflent bientôt, saturées de sucre, et puis se vident et ressemblent à des figues sèches.

La récolte a lieu en juin. Les Hindous mangent ces fleurs mélangées à la farine, ou avec des viandes rôties.

Mais la plus célèbre des fleurs comestibles de l'Inde, c'est le fruit du « *Bassia latifolia* », une Sapotée de l'Inde très proche parente du « *Bassia larkii* », l'arbre à beurre d'Afrique. M. Louis Rousselet en parle comme d'une plante merveilleuse « qui fournit aux primitifs habitants de ces pays tout ce que les peuples les plus industriels ont demandé à l'ensemble du règne végétal¹.

Le Mhowah ou mahwah, « *Bassia latifolia* », est un des plus beaux arbres des forêts de l'Inde ; son tronc droit, d'un grand diamètre, porte des branches régulièrement disposées et relevées gracieusement en bras de candélabres ; son feuillage, d'un vert sombre, s'étage en dôme et projette une ombre épaisse.

Vers la fin de février, ses feuilles tombent presque subitement et laissent l'arbre complètement nu. Les indigènes les ramassent et les emploient à maints usages. Quelques jours après la chute des feuilles, les candélabres se couvrent, avec une

étonnante rapidité, d'une masse de fleurs, semblables à des petits fruits ronds disposés par bouquets.

Ces fleurs sont la manne céleste de la jungle, et leur plus ou moins grande abondance amène la prospérité ou la misère dans tout le pays. Leur corolle, d'un jaune pâle, forme une baie charnue, épaisse, de la grosseur d'un raisin, qui laisse passer les étamines par une faible ouverture ; arrivée à maturité, cette corolle tombe d'elle-même. Les Indiens se bornent à enlever les broussailles autour de l'arbre, et recueillent soigneusement tous les soirs les fleurs tombées pendant la journée ; cette pluie continue pendant plusieurs jours. Chaque arbre produit en moyenne 125 livres de fleurs.

Fraîche, cette fleur-fruit a une saveur doucereuse, assez agréable, mais à laquelle se joint une odeur musquée, acré et presque repoussante. Les indigènes en font cependant une grande consommation en cet état ; ils les préparent aussi en gâteaux et en mets divers d'une propriété nourrissante. La plus grande partie de la récolte est séchée sur des claies d'osier. Cette opération fait perdre au fruit son arôme désagréable ; on le façonne ensuite en pains ou on le réduit en farine.

Par la fermentation, la fleur du mhowah produit un vin d'un goût agréable, mais qui doit être bu frais ; si on le distille, on en obtient une eau-de-vie forte, que les Indiens considèrent comme la plus précieuse production de l'arbre, et qui, avec l'âge, peut se comparer au bon whisky d'Ecosse.

Sitôt que les fleurs ont disparu, le feuillage apparaît, et recouvre rapidement l'arbre. Au mois d'avril viennent alors les fruits, qui ont remplacé les fleurs. Le fruit du mhowah est de la même forme, quoique un peu plus gros, que le fruit de notre amandier ; le brou est violacé et recouvre une enveloppe ligneuse, polie et dure, sous laquelle se trouve une belle amande. Celle-ci est d'un blanc laiteux ; son goût est fin, un peu gras. Les Indiens en font des gâteaux, des pâtes, en tirent par la simple pression une excellente huile comestible, et engrangent les buffles avec ses résidus. Cette huile est déjà recherchée par le commerce de Bombay, et promet une riche branche d'exportation au pays.

Enfin, pour clore l'énumération des merveilleuses propriétés du mhowah, ajoutons qu'on tire de son écorce une fibre ligneuse, qui sert à faire des cordes grossières, et que son bois, facile à fendre, est, quoique d'un grain inégal, inappréciable pour la construction des huttes, puisqu'il résiste aux attaques des termites.

En récapitulant rapidement les lignes précédentes, nous trouvons que le mhowah fournit un aliment nourrissant dans ses fleurs et ses fruits, et, en outre, du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre, de l'huile, une matière textile et un précieux bois de construction.

On ne sera donc point étonné d'apprendre que dans les Vindhya et les Navalas, il est considéré par les habitants à l'égal de la divinité. C'est à lui que Gounds, Bhils, Mhairs, et Minas doivent leur existence ; c'est sous ses ombrages qu'ils tiennent leurs assemblées et célèbrent les grandes époques de leur vie ; c'est à ses branches qu'ils suspendent leurs grossiers ex-voto, fers de lance et socs de charrue ; c'est entre ses racines qu'ils étaient ces mystérieux cercles de cailloux qui leur tiennent lieu d'idoles. Aussi combattent-ils en désespérés pour la défense de leurs mhowahs, car les Hindous, ne sachant quelles représailles exercer contre ces insaisissables sauvages, s'en prennent à leurs arbres et les abattent. Là où le mhowah disparaît, disparaît aussi le Bhil ou le Gound.

Quel est le botaniste gastronome qui saura découvrir, dans l'infinie variété de nos fleurs indigènes, un mets nouveau auquel il attachera son nom ?

Virgile BRANDICOURT.

ECHOS

Poisson vivant dans l'eau bouillante. — Jusqu'ici, on cuisait les pauvres poissons frais dans l'eau bouillante. — M. Pellet, ministre de France dans l'Amérique centrale, a trouvé, aux sources thermales du lac d'Amalitlan (Guatémala), un petit poisson qui nage et frétille au sein de l'eau bouillante.